

1

Quand je monte dans le train à Saint-Lazare, les compartiments sont farcis de voyageurs. Ils se précipitent, se bousculent et grognent de temps à autre. Une fois à leur place, ils s'avachissent. Alors, toutes les odeurs s'em mêlent. Je renifle la sueur, le tabac tiède, les haleines de mauvaise bière ou d'expresso, les frusques mouillées. Ça empeste la fin de journée. Après Mantes-la-Jolie, ça ira déjà mieux. En attendant, les fenêtres sont couvertes de buée et je dois faire une croix sur le paysage. Ma voisine agite ses doigts sur l'écran de son téléphone. Elle est insupportable et je la supporte. C'est une découverte rassurante, la preuve que mes séances de sophrologie ne

sont pas inutiles. Je pense à déverrouiller mes genoux, à débloquer mon diaphragme. J'inspire et j'expire longuement. Je me visualise allongé sur le sable et je dessine le contour de ma silhouette avec un doigt imaginaire, tombé du ciel. Parfois ça fonctionne. Je reproduis le rituel autant de fois que nécessaire, le plus souvent dans les lieux confinés ou quand la foule est trop compacte. Autour de moi, j'observe que chacun a son petit truc pour s'isoler ou pour contrôler ses nerfs. Une jeune femme brune gonfle son coussin tour de cou et puis se cale au fond de son fauteuil en fermant les yeux. Au bout de cinq minutes, sa tête plonge vers l'avant et le coussin lui tombe sur la nuque comme un collier d'attelage. Quelques passagers s'épuisent encore à travailler. Certains enfilent leurs casques pour écouter de la musique. D'autres s'ennuient tout à fait. Je regrette de ne pas avoir pris un billet de première classe. J'aime les sièges larges et les lampes individuelles. Après une heure et trente minutes de voyage, je retrouve les villes qui cernent la rive sud de Rouen. Je reconnais Oissel, Saint-Etienne-du-Rouvray et Sotteville-lès-Rouen. Les fenêtres sont redevenues transparentes. Dans la lumière jaune-orange des quais dépeuplés, je vois les vieilles maisons en brique rouge, les cheminées de l'ancienne Cotonnière, les ateliers et les dépôts de la SNCF. Juste avant le pont aux Anglais, les wagons de fret n'ont pas bougé, immobilisés depuis tant d'années. Les rails sont envahis par la végétation. Je

n'aurais jamais imaginé que le ballast pût être aussi fertile. Nous roulons au milieu des champs. Je crois qu'on pourrait y faire pousser du maïs qui finirait de cacher la misère et les cheminots se mettraient à cultiver la terre comme leurs ancêtres. Enfin, j'aperçois la flèche illuminée de la cathédrale, puis le long tunnel. Nous passons sous la côte Sainte-Catherine, terre d'asile pour les moutons à tête noire, les violettes, les orchidées et l'ail sauvage qui va si bien dans les soupes. Le train ralentit, stoppe et s'effondre le long du quai 2. Je suis à Rouen, la ville du canard au sang et de Jeanne d'Arc qui cumule à elle seule douze références dans les pages jaunes. Une tour, un historial, un café, un lycée, deux cabinets médicaux, une agence immobilière, un magasin d'alimentation générale, deux bureaux de tabac, une agence de voyages, un torrificateur et un caviste. Il existe aussi une église qui est dans les pages blanches et une grande croix qui marque l'emplacement du bûcher de la Pucelle. Je marche à bonne allure et je retrouve à chaque pas mes propres traces qui me précèdent. J'ai monté ces marches et j'ai traversé ce hall des centaines de fois. Je sors de la gare et je file droit devant moi, sans m'attarder. Je revois le café Métropole avec le tabac au coin. Les étudiants installés en terrasse me paraissent bien sages. Ils boivent à la paille des sodas colorés et n'avalent même pas la fumée de leurs cigarettes. Ils ignorent qu'autrefois d'autres jeunes gens plus téméraires se tenaient à leur place et criaient des slogans

politiques provocateurs en agitant leurs écharpes Burberry. Ils monopolisaient les chaises et les tables les plus en vue. Les chappys et les vespas formaient comme une barricade autour d'eux. Ils occupaient le terrain. Le dimanche matin, je croisais parfois ces fils de bonne famille quand ils avaient troqué leurs pantalons à pinces pour des culottes courtes et leurs Weston pour des godillots. Les scouts se retrouvaient pour prendre un car ou un train. Ils allaient passer la journée à construire des cabanes en forêt ou des châteaux de sable à la mer. Périssables édifices. À 16 ans, moi qui me contentais de mes envies, je trouvais admirable de vivre pour des idées et selon des principes. Ces chérubins athlétiques et bruyants m'impressionnaient sans que je comprisse un seul mot de leurs discours et de leurs revendications. Je découvre que l'école privée de jeunes filles a disparu. Reste un terrain vide. Le carrefour paraît écorché. La plaie est fraîche, cernée par des palissades immondes de métal gris. L'hôtel de Dieppe malgré ses trois étoiles est bouffé par les fissures. Face à moi, la grande avenue dégouline jusqu'à la Seine. La tranchée en pente douce est depuis toujours la piste inévitable des cortèges officiels et des camions de livraison. De part et d'autre, numéros pairs et impairs, l'alignement des façades monotones, des banques et des magasins de luxe. Parfois, les atlantes et les cariatides soutiennent les balcons et encadrent les portes. Dans ce couloir, depuis toujours, les Rouennais

rêvent de Paris. Mais ici les trottoirs sont trop étroits, les vitrines trop sages et les lumières trop pâles. Même la démarche des passants est trop lente. Ils manquent de souffle les pauvres. Derrière ce décor de province, pastiche d’Haussmann, la ville vieille subsiste, plus confuse et plus dense avec ses maisons basses, ses rues étroites et pavées, ses ruelles étouffées par des encorbellements tenaces. En ce début de soirée, les boulevards et les ponts se mettent à déborder. Les voitures, les scooters, les vélos, les métros et les bus jaillissent de partout. Moi, je file vers les rues désertées. Je choisis les trottoirs défoncés par les racines des arbres. J’oblique vers les passages sans lumière. J’avance doucement vers les coulisses de ce vieux théâtre branlant. Je reprends mes marques. Je revois cette plaque accrochée sur la façade d’une maison décrépite. « Ici a vu le jour Julien de Blosseville, navigateur et naturaliste perdu dans la mer du Gröenland en août 1833 avec le brick La Lilloise qu’il commandait. » Je me souviens combien cette inscription me rassurait. On pouvait donc être né dans cette ville et devenir un aventurier à l’autre bout du globe. Doucement, le pan de bois succède à la pierre et la belle verticalité des immeubles perd son équilibre, des quartiers entiers vacillent. Les gouttières en plomb servent parfois de tuteurs. À l’entrée de la rue du Cordier, je marque un temps. Parfaitement intacte, cette rue ne voit passer que ceux qui y habitent. Personne ne songerait autrement à l’emprunter car il semble qu’elle

ne conduise nulle part. Ce pourrait être à peine un détour, jamais un raccourci. Deux cents mètres en ligne droite, un passage clouté, cinq places de stationnement payantes et pas un seul commerce. Sur la droite, le mur de brique et silex dissimule une cour en contrebas d'où surgissaient autrefois des cris d'enfants. Le numéro vingt-deux est à quelques pas sur la gauche. C'est un immeuble de trois étages, simple, modeste même, presque invisible. Les deux fenêtres au rez-de-chaussée sont protégées par des barreaux de cellule. Les volets vert foncé sont clos. Voilà, le premier accroc de réalité. Dans le train de Paris, j'imaginai la fenêtre entrebâillée, la silhouette connue, reconnue. L'odeur du café et du tabac mêlés. *Blue Train* de John Coltrane. Mais non, Louis est absent et il est inutile de l'attendre. Je ne l'ai même pas prévenu de mon arrivée. Et comment aurais-je pu le faire après ces dix années de silence ? Une semaine plus tôt, je me suis décidé à forcer ces retrouvailles. Et s'il persiste à se taire, je lui casserai peut-être la gueule. Au moins, je connais son adresse, inattendue certes mais confirmée par les pages blanches, exactement la même que lorsque nous étions étudiants.

2

J'ai loué un studio meublé pour sept jours. Sept jours, seulement, pas un de plus. Je l'ai choisi sans même savoir

à quoi il ressemble. Peu importe. Je ne me soucie d'aucun confort. Au contraire, il n'est pas question de me sentir bien dans cette ville que j'ai quittée il y a seize ans, en pleine conscience et sans regrets. Je continue dans mon élan, dans l'axe de la rue du Cordier pour déboucher sur une place sinistre, encadrée de platanes à la peau de serpent. Autrefois, des danseuses en arabesque apparaissaient ici, derrière les fenêtres demi-lune d'une lourde bâtisse. Il y a aussi une chapelle qui est devenue un théâtre. Je parcours encore une centaine de mètres et je prends à gauche dans une rue cabossée qui monte. La ville fonctionne ici comme une cuvette dont le siphon serait le fleuve qui la divise. Plus le piéton s'éloigne de la Seine et plus il s'essouffle, il ralentit, il s'arc-boute des pieds, des chevilles, des genoux et de tout son corps tant la pente peut être raide parfois. À mi-parcours, je reprends ma respiration. Cette ville m'asphyxie déjà. Autour de moi, le quartier est en trompe l'œil. Par ici, les plus misérables cohabitent avec les grands bourgeois et les riches parvenus. Derrière les portes cochères, de piètre apparence, il y a des cours ouvertes sur le ciel, des escaliers de bois qui permettent de gravir des étages compliqués, des portes lourdes et grinçantes, de grands appartements secrets et dans les coins, des chambres ramassées, tassées, écrasées sous les combles. Tout le monde se frôle et tout le monde s'ignore. Mon cœur bat moins vite, je reprends mon ascension. À deux pas du

sommet, je suis arrivé. Je sonne à l'interphone. Une voix de femme me répond. La propriétaire sans doute. Je dois traverser la petite cour. Tout droit au bout de l'allée, c'est au premier étage, porte de gauche. Attention, l'escalier est traître. Les marches sont glissantes. Elle m'attend sur le palier, visiblement irritée par mon retard. Tant mieux, l'état des lieux sera vite fait.

3

La vieille bique est enfin partie, avec son contrat signé et son chèque. Je parie qu'il sera encaissé dès demain à la première heure. Elle a bien pris le temps tout de même de me sermonner sur les us et coutumes de l'immeuble. Le silence est de rigueur et les poubelles doivent être sorties à heure fixe. Elle se méfie c'est certain. Il faut dire que je n'ai pas une tête de touriste. Et alors? Qu'elle se débrouille avec ses questions. J'ouvre les fenêtres pour chasser un parfum entêtant de papier d'Arménie. Je refais le tour du propriétaire, satisfait. Les vingt mètres carrés du studio sont à ma mesure. La pièce principale se traverse en moins de cinq pas. Le mobilier est sommaire. Un bureau, une table basse, un canapé-lit, un placard. Le coin cuisine est pratique et la salle de bains paraît propre. Tout le cachet de cette cellule tient au bow-window qui domine la cour et s'avance comme une tour de flanquement. Je mets en route les deux radiateurs électriques. Je

range les quelques affaires que j'ai entassées ce matin au fond d'un sac. Je reste à la fenêtre un moment et je décide d'aller dîner en ville. En sortant, je m'abrite pour allumer une cigarette. Dans ce dédale de ruelles qui se croisent à angle droit, le vent s'engouffre à son aise, accélère et ralentit sans que l'on ne puisse jamais anticiper ses réactions. Sur les boulevards, la vaine agitation de tout à l'heure est consommée. Même les rues piétonnes sont vides maintenant. J'entre dans un bar, au hasard, et je m'installe au comptoir. Je surprends le dos nu d'une femme blonde dont les cheveux dissimulent à peine la nuque. La pâleur de la peau tranche sur le noir luisant du bustier de satin. Trois grains de beauté, trois petits cercles parfaits, forment un triangle autour de la colonne vertébrale. Et puis la porte s'ouvre, un client sort, un courant d'air frais passe. Le frisson parcourt le dos nu de la femme blonde comme une risée à la surface de l'eau. Elle enfle une veste spencer, couleur crème. J'aperçois ses mains délicates lorsqu'elle ajuste le col à revers. Elle sort et la sensation s'évanouit. J'ai presque eu la tentation de l'aborder ou au moins de la suivre un peu dans la rue. C'est le genre de créature que j'aurais plaisir à mettre sous cloche mais qui serait bien incapable de déclencher chez moi la moindre érection. Je reprends un scotch pour me réchauffer. Ce mauvais alcool me brûle la gorge. À l'idée de passer cette soirée tout seul, je sens monter une vilaine sensation, entre le coup de blues et la bouffée d'angoisse. Je songe

un instant à attraper le dernier train pour Paris et je me ravise après la deuxième gorgée. Il me suffit d'appeler Clément. Il ne se passe jamais bien longtemps sans que nous échangeons des nouvelles. Et puis, nous partageons la même infortune d'avoir été plaqué par Louis, sans aucune explication.

4

Je ne cherche pas mon chemin bien sûr mais je m'épuise en détours. J'évite les rues trop larges, les places trop éclairées. Je finis par rejoindre le boulevard, au pied du pont Guillaume-le-Conquérant, illuminé comme l'entrée d'un bordel échangeur. Et les putes sont bien là, alignées tous les dix mètres, le long des contre-allées. Je retrouve le passage ouvert entre deux immeubles. La porte fragile. Clément DARGEL. Le nom figure toujours sur l'interphone, écrit au stylo-bille noir sur un morceau de carton scotché. Je sonne sans hésiter. Je n'attends pas longtemps. Je dis juste: «C'est moi, Philippe.» Et le verrou de la porte d'entrée de l'immeuble saute. Deuxième étage. La première porte à gauche. Clément m'invite à entrer. Il fait sombre, par économie sans doute. Les yeux fermés je m'y retrouverais quand même. Rien n'a changé ici. Je connais cet appartement par cœur. La pièce est partagée en deux par une bibliothèque. D'un côté, le matelas repose à même le sol, à peine recouvert d'un sac de